

PHILIPPE JULLIAN

JEAN
LORRAIN

ou le
Satiricon
1900

FAYARD

313A

Philippe Julian

JEAN LORRAIN

JEAN LORRAIN

OU

Du même auteur : la culture latine

LE SATIRICON

1900

LE SATIRICON 1900

165

8° Ln. 27
90448

0L-28 2 1971-04822

DU MÊME AUTEUR, À LA LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD :

D'Annunzio

2000-0000 1 11 11

Philippe Jullian

JEAN LORRAIN
OU
LE SATIRICON 1900

★

Fayard

Philippe Julian

JEAN LORRAIN

Deuxième édition, revue et corrigée par l'auteur

OU

LE SATIRICON 1900



For more Wilson

Remerciements

— Il m'a paru inutile d'ajouter une bibliographie à ce livre, car elle serait à peu près celle qui se trouve à la fin de mon livre sur Robert de Montesquiou; il suffirait d'y ajouter les volumes naïfs et indispensables de Georges Normandy sur son maître, l'importante thèse de Pierre-Léon Gauthier sur le pessimisme de Jean Lorrain, divers recueils de lettres et les collections de journaux auxquels Lorrain a collaboré, comme Le Courrier français, L'Écho de Paris, Le Matin, La Vie parisienne, car il s'en faut que tous ses articles aient paru en livres (bien qu'on en retrouve un grand nombre glissés çà et là dans les romans).

C'est aux collectionneurs d'autographes que doit aller ma reconnaissance : M. Henri Gal a mis à ma disposition une documentation considérable sur Lorrain et sa bibliothèque. M. Iwan Delisle et M^{me} Claude Gaussen, M. François-Henry Duchène m'ont également communiqué de très intéressants autographes. Mes amis Patrick Walberg, Jean Chalon, Arnould de Lidekerke et Yves Clogenson m'ont procuré quelques livres de Lorrain introuvables et suggéré bien des idées.

Comme toujours, j'ai reçu le plus intelligent accueil à la bibliothèque littéraire Doucet; la bibliothèque de l'Arsenal m'a communiqué des lettres de Huysmans et les revues où collaborait Lorrain avec une grande complaisance. M. Paul Lorenz m'a parlé de Pranzini. Hélas, le seul témoin d'un milieu où brillait Lorrain, miss Nathalie Clifford-Barney, n'est plus parmi nous pour évoquer Liane de Pougy, Colette et Lorrain lui-même. Ce livre doit beaucoup aux notes prises

en l'écoutant sur de nombreuses années. M. Thadée Kopczynski, gendre de La Gandara, M. Jean Capiello, fils de Capiello, m'ont raconté des souvenirs de famille sur celui qui avait été le modèle de ces deux grands artistes, et mis leurs collections à ma disposition. M. Auguste Martin, des Amis du Vieux Fécamp, m'a signalé le peu de cas que faisait cette ville de la mémoire de l'écrivain. M. Mouton, petit-neveu de M^{me} Duval-Lorrain, m'a très courtoisement entretenu de ce bizarre cousin et montré d'intéressants souvenirs de jeunesse. Enfin, M. Paul Morand, de l'Académie française, a bien voulu me permettre de citer un long passage de son introduction à Femmes 1900.

Introduction

Alors que j'écrivais les vies de ces derniers romantiques qui apportaient un message de beauté et d'extravagance au XIX^e siècle matérialiste : Montesquiou, Wilde, Sarah, D'Annunzio, je rencontrais souvent, comme au coin d'un bois, Jean Lorrain, perfide ou extasié, prêt à partager toutes les folies, à clouer l'ennemi du jour par un article perfide, quitte à sabrer, au nom de la mode, de la morale ou de la France, ce qu'il adorait la veille. Ami compromettant, ennemi impitoyable, éclaboussant les uns et les autres de tous les plaisirs qu'ils n'avaient pas le courage d'étaler et dans lesquels il se précipitait à corps perdu. Aucun écrivain n'a une aussi mauvaise réputation; il lui manque l'auréole de Wilde, le vernis de Montesquiou, le panache de D'Annunzio, mais Lorrain exerçait, il est vrai, les sortilèges de Sarah.

Démodé avant de mourir — il est mort à cinquante ans —, puis maudit, son nom exhale une odeur de marais dans le panthéon fin de siècle; on préfère le sable chaud de Loti, le vieux papier de France, les fleurs séchées de Régnier. Les anthologies le méprisent sauf celle, admirable, consacrée aux symbolistes par Bernard Delvaille. Et enfin sa ville natale en a honte; son monument a été exilé dans une cour d'école primaire voisine du jardin de la maison familiale; elle sert de but aux balles des élèves et aux sarcasmes de leurs maîtres qui ne connaissent de l'écrivain que « ses vices ». Il est vrai qu'il leur a donné une trop grande place dans son existence; soucieux de ne les point cacher, ils ont étouffé presque toute sa vie affective. Ainsi, sa biographie, si on avait les docu-

ments, ne serait qu'une suite de brèves aventures, vulgaires ou violentes, coupées par des périodes de maladie et quelques rêves de drogue (mais rien n'était perdu pour la littérature, guet-apens ou intoxication). Aucun nom n'est resté de ceux qui l'ont aidé à mériter cette réputation. Et il n'a vraiment aimé que sa mère. Son œuvre, en partie déplorable, n'a échappé à aucun des mauvais goûts de son temps avec un don pour aller droit au pire, qu'il fût naturaliste ou symboliste, poète ou homme de théâtre. Cela est déjà intéressant; le mauvais goût en apprend bien plus sur une époque que le bon; aussi n'ai-je pas hésité à choisir quelques perles baroques et d'un orient douteux dans l'écrin de Lorrain, si riche en pierres qui valent plus par leur nom que par leur éclat : chryso-pases, béryls..., bijoux passés des dalmatiques byzantines aux tiaras de De Max et aux doigts de notre homme.

Cet homme, qui s'est cru poète, était avant tout un merveilleux journaliste. Sous les paupières battues du rêveur, le regard ne manquait pas une nouveauté, pas un ridicule, pas une bassesse, pas une fleur étrange, pas une tare si bien cachée, fût-elle par la robe de Worth ou le plastron du clubman. Il a vu le dernier quart du XIX^e siècle avec une exactitude aiguisée par le mépris, parfois coloré par le prisme de la mode, mais jamais travesti par la complaisance. Celui qui a voulu être Pétrone atteint parfois Saint-Simon.

La virulence de Jean Lorrain vaut celle de Léon Daudet et sa hargne celle de Léon Bloy. Il s'y ajoute un goût du trouble qui envenime la blessure; il avait la dent dure et cette dent était gâtée. Si le ridicule tuait, quelle hécatombe! Avec Lorrain nous entrons familièrement chez Huysmans, au *Grenier*, dans la loge de Sarah, dans les ateliers chics, et nous rencontrons Proust sur le terrain. Les pages extraites de ses chroniques sont tour à tour des Boldini, des Sem, des Forain, ou bien des Gustave Moreau et très souvent des Toulouse-Lautrec : même trait qui résume toute une vie, même note de couleur acide et juste.

Ce livre tient donc du recueil de morceaux choisis, du Musée des Horreurs, de l'album de cartes postales. J'ai laissé si souvent la parole à Lorrain, car ce qu'il voyait était tellement plus intéressant que ce qu'il ressentait. Il n'y a pas eu de Duse ou de lord Alfred dans sa vie; ses romans se traduisaient en coups de couteau et en œil poché. Pour oublier la monotonie de ces drames et une santé

ruinée par bien des imprudences (on hésite à écrire sentimentales), Lorrain se drogua à l'éther, encore un mauvais goût. Entre Baude- laire et Cocteau, il fut l'écrivain drogué; avant Genet, il fut l'écri- vain pédéraste, se considérant comme l'ambassadeur de Sodome auprès du Tout-Paris. Sa réputation était telle qu'un assassin fut acquitté après avoir avoué qu'il était corrompu par les livres de « l'homme aux yeux de vipère qui couche dans des draps bleus ».

Avec cela, un côté comme il faut, des principes d'une dame de province, un antisémitisme tempéré par la frivolité. Hubert Juin, qui l'aime bien, reconnaît : « Hélas, Lorrain n'a pas été à la hauteur de son démon, c'est ce qui rend son œuvre tellement inégale. »

Cet homme qui détestait son apparence était tout en contradic- tions comme le montre son écriture. On croirait que, dans la même lettre, deux ou trois personnes ont tenu la plume, et pas des per- sonnes bien sympathiques; l'une sentimentale, l'autre agressive, une autre encore mythomane, toutes un peu infantiles. Ces contra- dictions expliquent qu'il passe si vite de l'épouvante à la farce, et cette naïveté de celui qui, impitoyable pour ses confrères, était aveugle à ses énormes défauts. Avouons-le dès maintenant : en dépit de son courage et de ses folies, Jean Lorrain est plus attachant que sympathique; souvenons-nous qu'il était follement amusant. Mais le lecteur pourra, comme le firent quelques fidèles, tout par- donner à celui qui sut les étonner jusqu'aux larmes ou jusqu'au fou rire. Qu'on le méprise pour ses duretés ou ses faiblesses n'est pas très important. L'important, laissons à Paul Morand le soin de le dire dans la préface écrite en 1932, au moment où 1900 était au plus bas, pour un recueil de nouvelles :

« Il est femme par ses ivresses d'éther, sa passion du bibelot, ses fureurs de déguisements et de pseudonymes (" J'adorais être un clown effarant "), sa vocation d'acteur manqué, son écriture pen- chée et gauche. Il n'y a de mâle en lui que l'écrivain. Mais quel écrivain! Avec peu d'idées et d'intelligence, il a le goût le plus sûr, l'œil le plus fin; il ne comprend presque rien, mais il sent et devine tout; personne n'a su mieux peindre en trois cents lignes; lisez *Femmes de 1900*, la manière est toujours la même : un premier paragraphe fulgurant, écrit sans lever la plume, et qui vaut à lui seul tout le reste de l'article; puis un temps de réflexion, une pause de mélancolie et Lorrain dessine pour nous quelque paysage essen-

tiel qui nous ravit ou nous désole. Il est vrai qu'ensuite il arrive parfois à Lorrain de s'énerver, d'empâter le trait; mais le plus souvent, il exécute le morceau tout entier avec une virtuosité incomparable : et à mesure que la fin approche, l'écrivain se domine, se concentre, et les dernières lignes atteignent à la perfection du début...

« Nous avons une dette envers Jean Lorrain inventeur, envers Jean Lorrain précieux agent de liaison entre le XVIII^e siècle et notre temps. Et nous devons aimer l'homme pour sa méchanceté tendre et l'absurde naïveté de sa vie. »

1.

Une enfance difficile

Fécamp

Il n'est pas au fond singulier que l'écrivain le plus parisien, qui vécut d'un vernissage à une générale, de Montmartre à Auteuil, naquit dans une des villes les plus provinciales de France. A Fécamp, Lorrain, dès son enfance, a pris la province en horreur; ses prétentions, ses curiosités. Que cette capitale des petites gens donnât sur la mer explique aussi bien sa passion des voyages, son besoin de fuir — encore que Fécamp, sous le second Empire, fût relativement bien plus importante qu'elle n'est aujourd'hui, sous-préfecture, port de pêche très actif, avec son chantier d'armement, et n'oublions pas une jeune industrie que le succès rendrait bientôt inséparable de son nom : la Bénédictine. Cependant, Fécamp n'était vraiment vivante que pendant les trois mois d'hiver, après le retour des bateaux de Terre-Neuve. L'enfant vieilli devait se souvenir : « ça sentait le départ, le rêve et l'éternelle aventure; le soir, une gaieté formidable de marins en bordée roulait par les rues, une odeur d'alcool et de sel vous prenait à la gorge, et, derrière de lourdes portières entrebâillées sur des seuils glissants, du fond de tous les couloirs humides des bas quartiers, montait un bruit de grosses voix, de gros baisers et de grosses bottes, qui me versait la joie et la santé au cœur. »

Au souvenir de ces tumultes dont le bruit arrivait jusqu'à sa chambre, se mêlait le souvenir des cloches; celles de la paroisse Saint-Étienne, l'église toute proche, l'église de tous les jours, et celles de l'abbaye, le seul monument intéressant de Fécamp. Les Duval, sur leur trente et un, accompagnés d'un marmot également

pomponné, se rendaient à la messe avec l'importance qui convient quand on se croit la première famille de la ville. Pourquoi Duval, et qui étaient-ils? Le marmot ne devint Jean Lorrain qu'à vingt ans, pour ne pas compromettre ce nom en l'imprimant sur un recueil poétique. Les parents de Paul Duval, né le 9 août 1855 (Saint-Amour), tenaient excessivement à leurs prérogatives de notables, et même en rivalisaient entre eux. C'étaient des gens bien, un peu mieux du côté de madame, des gens ayant pignon sur rue, qui faisaient construire une superbe maison brique et pierre sur le quai. L'un et l'autre avaient assez de caractère pour que leur rejeton pût tour à tour se retrouver en des hérédités assez différentes.

M. Amable Martin Duval, né à Fécamp en 1815, était armateur. Son père et son grand-père avaient été capitaines de vaisseau. De ce côté se trouvait donc l'argent, mais aussi l'aventure. M. Duval accompagnait parfois ses navires à Terre-Neuve, mais d'autres entreprises commerciales et industrielles tentaient ce quadragénaire solide, jovial, cet homme d'affaires audacieux mais pas toujours heureux qui, en somme, était peu aimé des siens ou de ses concitoyens. Cette ascendance de marins, une forte carrure et un teint de blond roux permirent à Lorrain de se croire un Viking, « de cette race de géants blonds et forts, hardis à la conquête, hardis à l'amour, dont le sang fleurit encore dans les pairies de Londres ».

M. Duval, veuf à trente-cinq ans, sans enfant, n'avait pas tardé à se remarier avec une belle jeune fille, jolie dot et des espérances : Pauline Mulat, née à Doingt (Somme) en 1833. Les Mulat étaient d'une lignée d'avoués et de notaires picards, mais le père de Pauline était ingénieur. Quant à son frère Alexandre, brillant polytechnicien, volontaire pendant la guerre de Sécession, fondateur des Verreries de Fourmies, il fut assez jeune un personnage considérable. Les Mulat se piquaient de lettres; la sœur aînée de M^{me} Duval n'avait-elle pas épousé Eugène Mouton, l'auteur de *L'Invalide à la tête de bois*? M^{me} Mouton, avec sa grande amie, M^{me} de Beaussac, qui écrivait sous le nom de la comtesse Diane, tenait salon à Paris.

Décidément, le côté de la mère était mieux, et comme toujours quand une femme se croit mariée au-dessous de sa condition, l'affection conjugale se reporta sur son fils. Mère possessive, toujours inquiète (et la santé de Paul justifiait ses angoisses), un temps elle éplucha des branches de pin au-dessus du berceau, car elle avait

entendu parler des vertus revigorantes de la résine. Mais, heureusement, M^{me} Duval était intelligente, avec de solides lectures; c'était aussi une admirable maîtresse de maison et une cuisinière raffinée. Jamais le cordon ombilical ne fut coupé et tous les enfantillages de Lorrain, ses caprices, vinrent de ce qu'il resta toujours pour cette mère un petit enfant. Élégante et charitable, le seul défaut de M^{me} Duval semble avoir été une idée excessive de sa position à Fécamp, idée que confirmait une certaine ressemblance avec l'impératrice Eugénie. Elle soulignait volontiers son importance par des aigrettes et des traînes. Son grand air en imposait, c'est dire qu'en province il indisposait. Supérieure aussi par l'esprit, et à son mari, et à la société de Fécamp, M^{me} Duval se moquait volontiers : ces Maupassant, par exemple, des paysans parvenus et tarés qui louaient un château pour faire croire que leur héritier y avait vu le jour, cinq ans avant Paul. Et cette particule! Oh! là là! Dès qu'il fut en âge d'apprécier ces petites comédies provinciales, la mère partagea avec son fils le mépris amusé qu'elle tirait de ses relations avec les quatre ou cinq dames bien de la ville, avec ces vieilles demoiselles, parentes pauvres ou institutrices, glaneuses de commérages, et même avec les paysannes venues apporter leurs redevances.

M^{me} Duval venait d'une province plus caustique et à l'imagination moins grasse que la Normandie. La Picardie, proche de la Flandre, dévote et secrète comme si l'on y retrouvait des souvenirs de l'occupation espagnole. Il y avait une maison de famille à Péronne, ville morte, sorte de Bruges sans grandeur, dont les façades closes cachaient de curieuses histoires. Dans les récits provinciaux de Lorrain, Péronne comptera presque plus que Fécamp, car son pittoresque, sa société aristocratique et misérable rappelaient la Valogne de Barbey d'Aureville. Alors que le petit monde cancanier et cupide de Fécamp, son peuple vulgaire et ivrogne, se retrouvera dans les nouvelles proches de celles de Maupassant. Et puis Flaubert venait de faire entrer en littérature la bêtise satisfaite de cette Normandie qui tint une place importante dans l'œuvre réaliste de Lorrain.

La maison Duval est toujours debout; pour satisfaire les goûts de M^{me} Duval autant que son besoin d'épater le voisin, M. Duval y avait dépensé beaucoup d'argent. On parla de la salle à manger,

boiseries de style gothique, tentures bleu roi et terre cuite, jusqu'à Rouen. Le salon, tendu de beauvais à fleurs rouges sur fond marron, était plus riche qu'héraldique, mais des vitraux armoriés laissaient passer des rayons rouges et verts sur un escalier sculpté de dragons. Autour de ces splendeurs, un parc. De cette enfance privilégiée, l'écrivain devait garder une attitude patriecienne, et pourtant l'angoisse, toujours, accompagnait ses souvenirs :

« Nous habitons un grand pavillon Louis XIII, situé un peu à l'écart de la ville. Flanqué d'un avant-corps, il dressait son haut toit d'ardoises au fond d'un grand jardin aux cimes bruissantes; le vent de la mer ne les laissait jamais immobiles, et sous ce perpétuel assaut, sapins, marronniers et bouleaux avaient fini par s'incliner dans la direction de la vallée. Au-delà d'un pont que venaient baigner, deux fois par jour, les eaux de la mer, c'étaient le clocher de Saint-Étienne et les toits de la ville; une grande route longeait la propriété, et nous avions beau être clos de grands murs, ce pavillon aux frondaisons éternellement frémissantes n'en est pas moins resté une des terreurs de mon enfance. Je m'y sentais trop seul, trop loin du mouvement pourtant bien accalmi de cette ville de la côte, petit port de pêche qui ne s'éveillait que trois mois d'hiver, à la rentrée des bateaux de Terre-Neuve, pour retomber dans sa torpeur, les terres-neuviens une fois partis. »

Des contes

Les propos des commères, ragots ou belles histoires, tombaient dans l'oreille d'un petit garçon précoce qui se complaisait à toutes les bizarreries. Dans les contes qu'il devait en tirer, tels que *Le Chat de Babeau Monier*, *Les Oies de Pirou*, *Houguemor*, les bêtes jouèrent un rôle inquiétant. On raconte qu'il tarabustait volontiers les animaux, qu'il s'amusait à voir plumer les oies vivantes. On le croit volontiers en lisant ses histoires de bêtes martyrisées :

« Le fantastique des bêtes, leur rôle mystérieux et parfois efficace dans les circonstances graves ou définitives de notre vie, leur intervention quasi tutélaire au tournant dangereux de certaines existences, j'en ai ressenti les effets dans une stupeur enivrée d'épouvante. »

Plusieurs récits furent réunis sous le titre : *Du temps où les bêtes parlaient*. Et on y parle un peu trop en « j'avions », car le petit Paul avait eu le temps d'imiter les commères, leur verve, leurs expressions patoises. Tout en se gaussant de ces coquecigrues, l'enfant était charmé par les histoires qu'elles lui racontaient dans la lingerie qui sentait la lavande. Mais l'imagination de ces filles de marins tournait vite au cauchemar.

A ces histoires d'un folklore assez sinistre, des récits plus sentimentaux faisaient contrepoids : mièvrerie et épouvante, Lorrain passera souvent de l'une à l'autre :

« A force d'entendre ma mère et ma grand-mère en parler avec une sorte d'exaltation attendrie, j'avais fini par attribuer une vie miraculeuse à ces cloches, par les traiter presque comme des personnes de ma famille, de vieilles parentes à la fois austères et indulgentes, un peu fées, et, en enfant nerveux que j'étais déjà, je vivais dans un perpétuel effroi de les mécontenter, en même temps que rempli d'une inébranlable confiance en leur mansuétude d'aïeules pour mes peccadilles d'écolier. »

Dès qu'il sut lire, très tôt, l'enfant voulut faire la lecture à sa mère, d'abord ânonnant, puis, suivant les conseils de M^{me} Duval, avec les intonations et mimant les dialogues en acteur consommé. Du collège, quelques années plus tard, il lui rappelait cette intimité :

« *Douces soirées d'hiver au coin d'un bon feu!... Père se laissant aller au sommeil dans les capitons de son fauteuil, et toi, pensive, la tête inclinée sur ton ouvrage, souriant parfois à ma lecture, Éva étendue à tes pieds, son museau noir sur ses petites pattes blanches et ses grands yeux noirs intelligents attachés sur le lecteur comme si elle eût voulu comprendre. Et la lampe qui s'éteignait sous son abat-jour de porcelaine bleue et que je voulais, maladroit, essayer de remonter, au grand dépit de père que tes éclats de rire venaient de réveiller!* »

Le père, on le voit, faisait figure de mari dont se moquent les amoureux. Que lisait-il? Walter Scott, Dumas, mais surtout des contes, ceux de M^{me} d'Aulnois, de Grimm, ceux d'Andersen qui venaient de paraître dans la Bibliothèque Rose, ainsi que les contes de M^{me} de Ségur. Quand, à son tour, il écrivit des contes, Lorrain se souvint :

« De tous les contes entendus, lus et feuilletés dans mon enfance, sont nées ces princesses d'ivoire et d'ivresse; elles sont faites d'extase, de songe et de souvenirs. »

Ces fées évanescentes des albums à tranches dorées, les fées sorcières des contes de bonne femme ont autant marqué l'enfant que la comédie bourgeoise de Fécamp. Surnaturel et caricatures alternèrent dans l'œuvre de celui qui, tour à tour, fut magicien et bouffon.

Les malheurs de Paul

A l'époque de la comtesse de Ségur, comment ne pas comparer les enfants aux héros de la Bibliothèque Rose? Paul Duval n'avait rien du bon cousin Paul des vacances, c'était, hélas, à Sophie et plus tard à Gisèle que faisait penser l'héritier des Duval, si choyé dans son castel Louis XIII par des femmes inquiètes du moindre courant d'air et dociles à ses caprices. Comme Sophie, il avait des colères, il volait des confitures, plumait les oiseaux vifs et faisait faire mille sottises aux petits amis invités pour goûter. Très vite, il eut sa légende à Fécamp. Les autres enfants n'aimaient pas ce gros garçon, poseur et malicieux, qui à la moindre contrariété allait pleurer dans les jupons de sa mère. Invité chez la grand-mère des Maupassant, il en revenait au bord de la crise de nerfs :

« J'allais souvent jouer avec Hervé dans le grand jardin en terrasse de la villa Le Poittevin, Hervé déjà âgé de deux ans plus que moi, et quand Guy, son aîné, consentait à se mêler à nos jeux, c'était, je m'en souviens, pour nous faire des peurs abominables, nous attirer dans les communs, où pas mal de chambres inhabitées et à peine meublées demeuraient toujours closes, et là, enveloppé de couvertures, encapuchonné de draps de lit, il s'amusait de nos cris de détresse et de nos fuites éperdues devant ses brusques irruptions de fantôme, goût de la terreur et perversité de l'effroi où s'ébauchait peut-être le germe du Horla. »

Allait-il chez les cousins Mulat? le petit prince était livré à la plèbe, mais son imagination lui permettait d'étranges revanches. Dans un récit de *Fards et poisons*, Jean Lorrain devait évoquer une scène si bizarre qu'elle n'a pu être suggérée que par lui :

« Dans une charade, où je figurais un hérétique conduit au bûcher (car c'était toujours moi qu'on pendait, qu'on écartelait, qu'on suppliciait et qu'on décapitait), ma cousine Hermance n'avait-elle pas eu l'idée de me coiffer, en guise de bonnet des condamnés, de son propre pantalon de petite fille ! Elle avait exigé que je marchasse pieds nus. On ne m'avait laissé que ma chemise, comme *san-benito*, et cette chemise relevée sur les reins, le visage noirci de suie, on me poussait en me fouettant, et, pendant que les jambes du malencontreux pantalon me brinquebalaient sur la face, toute la bande excitée des mauvais garnements poussait des cris de joie et me cinglait les fesses avec des badines de noisetier. Ma cousine, qui figurait la reine Isabelle la Catholique, se pavanait derrière, drapée dans un rideau d'andrinople ; ses deux petites sœurs, Totote et Germaine (la plus âgée avait sept ans), figuraient deux princesses mauresques destinées à l'estrapade. On les avait attachées par le pied à un arbre et leur faiblesse les vouait aux pires traitements. Le spectacle de ceux que j'endurais les pénétra d'une telle épouvante qu'elles se mirent à pousser des cris perçants — la plus jeune princesse s'en oublia... L'émoi de ces royales captives attira les parents. Une pluie de taloches s'abattit sur le cortège d'Isabelle. On dispersa les inquisiteurs. On délivra les princesses. Quant à moi, malheureux hérétique, je fus convaincu d'impudeur. On m'accusa d'avoir tout manigancé : " Mais c'est du sadisme ! " s'écria ma tante. »

Nous savons que Paul demandait toujours qu'on improvisât des charades ; elles lui permettaient, drapé dans de vieux rideaux, d'incarner tour à tour Mélusine ou l'Impératrice. Élevé parmi les colifichets d'une mère à la mode, il adorait les soies, les velours, et s'en paraît pour recueillir les bravos de sa famille. Celle-ci ne voyait dans ces travestis qu'une charmante fantaisie ; ils préfiguraient, du moins dans la scène de l'Inquisition, les fantasmes masochistes par lesquels, au cours de maints récits, Lorrain faisait frôler les plus inquiétants plaisirs à des héros semblables à lui-même et parés comme il souhaitait l'être.

Paul aimait aussi les cirques, leur clinquant, leur musique, cette atmosphère romanesque d'enfants enlevés par des romanichels. Et si lui aussi était enlevé ? Une terreur délicieuse le pressait contre sa mère en regardant passer la misérable parade. D'autres frissons

encore, quand on rendait visite à des parents dans les campagnes brumeuses de Picardie. Ses angoisses ont fixé des images dont le romancier retrouvera l'exactitude fanée :

« Oh! les grands arbres bruisants des fonds de parcs d'automne humides et solitaires, les interminables corridors des vieux logis de province à demi abandonnés, les greniers hauts comme des cathédrales, où s'entassent des vieilleries, des paperasses et des malles velues [...]. Oh! tous ces châteaux d'épouvante effrités aujourd'hui dans nos âmes sceptiques, mais qui tenaient jadis une si formidable place dans notre enfance effarée et inquiète, de quelle atmosphère frissonnante et glacée ils s'emplissaient pour nous à la tombée de la nuit, surtout au retour de l'automne, dans ces mois brumeux et pourris d'incessantes ondées, de torrentielles pluies. » (*Hoguemore.*)

Ces parentes surannées, ces servantes aux contes à dormir debout, ou plutôt à ne pas dormir du tout, nous avons là tous les éléments d'une enfance romantique. Il n'y manquait pas même la vision d'une Anglaise aux cheveux d'or entrevue à la messe ou dans les sentiers menant à un château mystérieux. Pas même une menace de phtisie. Paul était-il seulement enrhumé? on l'entourait plus encore; toute la vie de la maison pivotait autour de sa chambre. On négligeait encore plus le père. M. Duval haussait les épaules et allait finir la soirée à la maison Tellier.

Enfant solitaire, amassant des images poétiques ou affreuses qui tout au long de son œuvre reparaîtront entre les instantanés de la vie parisienne. Images de l'eau avant tout (Lorrain est un aquatique), les plus belles captées dans cette abbaye de Valmont appartenant à des cousins (soixante-dix ans plus tôt, Delacroix venait aussi là passer ses vacances) :

« L'eau qui m'a toujours attiré, séduit, pris, charmé, et qui m'ensorcelle encore, et Dieu sait si j'étais servi à souhait dans cette propriété où les îlots, les ponts rustiques et les pièces d'eau se succédaient dans des paysages de keepsake. Une rivière indolente alimentait toutes ces merveilles auliques, grossie elle-même par quatre ou cinq petites sources, dont l'orgueil du premier propriétaire avait fait autant de chapelles. C'étaient, échelonnées le long du parc, comme autant de piscines cimentées et dallées sous un abri d'ardoises, avec quatre ou cinq marches baignant dans la

transparence d'une eau verdâtre et froide : la source. » (*Sensations et souvenirs.*)

Après avoir bu l'eau d'une de ces fontaines, il aperçut dans la vasque un gros crapaud à l'œil crevé qui achevait de mourir. Cette image se grava dans son esprit, lui inspira un de ses premiers poèmes, et garda toujours une sinistre fascination.

L'exil

Puis Paul fut envoyé au collège. Il n'était donc pas si fragile. M^{me} Duval fut désespérée. Mais M. Duval dit qu'il voulait faire un homme de son fils; au fond, jaloux, il l'écartait du foyer. Quand le collégien revenait de Paris, ses cousines devaient le comparer à une autre héroïne de la Bibliothèque Rose : l'insupportable Gisèle de *Quel amour d'enfant!* la petite fille snob, au courant des dernières modes et bien décidée à briller dans le monde. Les lettres qu'il écrivait à sa mère font un amusant tableau de la bourgeoisie au temps d'Offenbach, cossue et à prétentions aristocratiques. N'appelait-il pas sa mère « noble comtesse »? et il dessinait des ornements héraldiques autour de titres fantastiques : *Son Altesse Paul-Henry-Alexandre-Martin Duval, anobli marquis de Santillane, comte de Catafiel.*

Il y a d'amusantes descriptions de parties de patinage au bois de Boulogne, de comédies de salon (avec des projets de comédies que Paul voudrait faire jouer par les enfants de ses correspondants), des rapports sur les toilettes qui permettent à sa mère d'être à la dernière mode : « M^{me} C... a fait venir un gars de Saint-Vigard, il est habillé en groom. C'est chic d'avoir un groom. Moi, quand je serai grand, j'en aurai un. »

Quand son père venait à Paris, il l'emmenait au théâtre. On raffola des *Noces de Jeannette*. Ça et là, des croquis assez vifs précisent les souvenirs. C'est en somme le ton de *La Vie parisienne*, la revue élégante d'alors et à laquelle, trente ans plus tard, Jean Lorrain enverra ses plus froufrouantes chroniques.

Mais s'il y a de la verve, de la futilité dans ces lettres, souvent très longues, il y a aussi beaucoup de tristesse. Le collège des dominicains à Arcueil n'était certainement pas pire que le collège

de Vanves où il avait d'abord été envoyé. Les vies des pensionnaires d'autrefois nous serrent le cœur : les engelures, l'huile de ricin, les réveils dans les dortoirs au son du tambour, l'affreux dentiste... On devine aussi un petit monde brutal et sournois; plus tard, Lorrain parlera avec haine du « collègue aux promiscuités révoltantes ». De temps en temps, on fait des promenades. Ainsi, une excursion à Versailles valut à M^{me} Duval une très longue évocation historique. Les pères fermaient les yeux sur les excentricités du jeune Duval, car il travaillait très bien. Plus d'une fois, ils eurent peur que les parents ne le missent en pension à Rouen ou ne le reprissent à la maison — cette maison que Paul évoquait dans chaque lettre avec un mot gentil pour chacun de ses habitants, sans oublier le chien.

Une année (il avait seize ans), une amitié passionnée dissipa la tristesse du pensionnaire. Son héros avait un bien beau nom : Witold de Klock. Witold inspira à Paul des poèmes dans lesquels il parcourait l'Écosse et les bords du Rhin en compagnie du bien-aimé. La séparation approchant inspira un long poème, assez lamartinien, dans lequel il n'était pas question d'amitié, mais bien de « l'amour qui n'ose pas dire son nom » :

Mais si tu m'as aimé, cache-moi ton mépris...

Paul savait bien que l'on rit de tels sentiments, même si l'on a pu céder à une nécessité physique. Dans la suite du poème, l'objet aimé volait de succès en succès; peut-être, au faite de la gloire, viendra-t-il verser un pleur sur la tombe de l'ami...

Quand vous serez parti loin des murs du collège,
Songerez-vous, parfois, au poète, au rêveur
Qui vous aimait d'amour et pour vous — le dirai-je? —
Effeuillait au printemps la marguerite en fleur?...

La réponse devait être, bien sûr! Non, archi non! car Witold, d'un an plus âgé, quitta le collègue avant son adorateur et n'écrivit pas un mot. Avait-il été agacé par tant d'effusions? Déçu, le poète se confia à sa mère :

« Il me faut quelqu'un à qui confier ma peine, à qui parler intimement, mais qui ne se rie pas de moi (moi si étrange et si fantasque),

quelqu'un de bon, d'indulgent pour moi. Où trouver cela ailleurs que dans une mère? Et, si loin de toi, mon pauvre cœur qui souvent déborde ne trouve pas à s'épancher. Des amis de collège, l'amitié me fait peur. Je suis défiant et ne veux me livrer à personne sans bien connaître. J'ai éprouvé trop de déceptions et d'amertumes au lycée. On s'est joué de mon amitié. On a abusé de ma confiance. »

Et toujours nous verrons cet éternel enfant gâté se jeter dans les bras de sa mère quand « la vie l'aura meurtri ». Cette dépendance l'empêcha de jamais atteindre la maturité, que dis-je, l'âge de raison.

quelque un de bon, l'indigent pour tout. On trouve cela ailleurs
 que dans une lettre. Et si tout de bon, mon pauvre cœur qui souvent
 débile se trouve par à l'épave. Des fois de colère, l'ouïe
 me fait peur. Je suis égaré et ne suis pas à l'aise. Je
 suis comblé. J'ai éprouvé tout de l'indigent et d'indigent en
 l'air. On s'est fait de moi. On s'abat de moi. On s'abat de moi.
 Et toujours nous venons en l'air. On s'abat de moi. On s'abat de moi.
 plus de sa main droite. Et s'il faut dire. Cette dernière
 l'empêche de jamais atteindre la machine. Les deux l'air de

2.

Le baiser des fées

Judith Gautier

Paul Duval, adolescent inquiet, capricieux, trop intelligent pour son entourage, rêvant de Paris, eut la chance de rencontrer, au cours des étés 1873-1874, la seule femme assez prestigieuse pour le détacher un temps de sa mère, la seule qui aurait peut-être pu refouler ses inclinations homosexuelles : Judith Gautier. La fille du poète et de la cantatrice Grisi fut une des femmes les plus fascinantes de sa génération, des plus complètes par sa beauté, son talent et aussi le cœur, car, loin d'être gâtée ou coquette, cette superbe jeune femme avait la générosité des déesses. Profil grec, yeux noirs légèrement bridés, masse de cheveux encadrant un visage plein, très blanc et tombant sur des épaules dignes d'Ingres.

Elle était née dix ans avant Lorrain. Son père commença à s'occuper d'elle quand il devina la statue qu'allait devenir cette enfant quasi oubliée : « C'est le plus parfait de mes poèmes. » Elle vint alors habiter chez celui-ci, lui servant de secrétaire. Puis un Chinois, recueilli par le bon Théo, installé lui aussi à Neuilly, apprit son langage, sa littérature à la jeune fille. A dix-huit ans, Judith publia une admirable traduction d'anciens poèmes : *Le Livre de jade*. Élevée dans un milieu passionné d'occultisme, elle ne tarda pas à se croire la réincarnation d'une princesse chinoise, et cette conviction lui permit d'écrire un roman digne de Gautier lui-même : *Le Dragon impérial*. Judith lisait énormément et si un livre la frappait, elle en envoyait la critique à un journal. Ainsi, ce qu'elle eut à dire sur l'*Eurêka* de Poe lui valut une longue lettre

de Baudelaire. Mais, là encore, le spiritisme l'avait aidée. Flaubert — encore un admirateur — fut un jour suffoqué quand cette jeune personne prit congé de lui, car c'était l'heure de sa leçon d'occultisme. Chez son père, Judith côtoyait une société cosmopolite dans laquelle génies et charlatans faisaient bon ménage. Tous en tombaient amoureux; le plus fervent fut un prince persan, mais elle choisit un des moins recommandables : un joli blond, versificateur habile et sacré par ces mots de Baudelaire : « J'aime ce Mendès, il a tous les vices. »

Gautier, lui, n'aimait pas Catulle Mendès, un Juif bordelais équivoque et arriviste, que les parnassiens adoraient, prenant une extraordinaire facilité pour du génie. Plus tard, devenue une très grosse dame, Judith soupirait : « Mon père m'a donné deux conseils que j'aurais bien dû suivre : N'épouse pas Catulle et porte un corset. »

Le jeune ménage, accompagné de Villiers de l'Isle-Adam (un autre fiancé, mais là c'étaient les parents de Villiers qui craignaient la mésalliance), alla passer l'été 1869 à Lucerne auprès de Wagner. Judith enchantait le maître; près d'elle, il écrivit le prélude du troisième acte de *Siegfried* et on dit qu'elle lui inspira les « filles-fleurs » de *Parsifal*. Après la coupure de 1870, Judith alla très vite à Bayreuth. Grâce à ses immenses lectures, elle pouvait répondre aux curiosités qu'excitaient chez le maître les mystiques orientaux. Il n'est pas certain qu'elle ait été la maîtresse de Wagner, mais elle a certainement été son dernier amour, celle qui était auprès de lui au moment de *Parsifal*. Puis il y avait Victor Hugo. Dès sa rentrée en France, la fille de son ami le fascina; pour elle, il écrivit un de ses très rares sonnets :

La Mort et la Beauté sont deux choses profondes...

Judith n'avait pas eu besoin de l'intimité avec ces génies pour se rendre compte que Mendès n'en était pas un, mais bien un arriviste tout occupé de louches galanteries et d'intrigues. Elle s'en sépara donc en 1873 (la séparation officielle eut lieu en 1878), puis s'installa rue Washington, dans un charmant appartement bien vite encombré de bouddhas, où elle recevait tous les dimanches. Mais cette grande personnalité avait besoin de solitude et passait

beaucoup de temps dans une villa en Bretagne, passionnée d'occultisme et de légendes; la terre celte lui était favorable.

Tout cela permet de comprendre le prestige de la jeune femme et aussi sa mélancolie au moment de la rencontre avec le Rubempré de Fécamp. C'était l'époque de la rupture, des amertumes. Sans autres principes que ceux qu'exige la dignité de l'art, Judith aurait très bien pu devenir la maîtresse de ce grand jeune homme d'un brun tirant sur le roux qui l'accompagnait dans ses promenades en portant sa boîte d'aquarelle et son chevalet. La beauté, dix ans de plus, l'immense prestige suffisent peut-être à expliquer ces mots qui devaient revenir chaque fois que Lorrain parlerait d'elle, « subjugué, ébloui », et même il avoua : « Terrorisé par le charme quasi divin de son génie, je la suivrai servilement sur la falaise. » Si elle ne céda pas, ce fut sans importance pour elle — pas pour le jeune homme qui afficha une mine mélancolique et répandit en vers sa douleur.

On imagine assez bien à travers ces fadeurs, comment Judith reçut ses déclarations :

Ses regards pleins de moquerie
Dont l'éclair raillait mes amours...

Dans un des rares poèmes de Lorrain qui connut le succès, poème dédié à Judith Gautier : *C'était un songe d'or*, le souvenir de ses rencontres « dans un cœur sans rêve a laissé le néant ». Le jeune homme de Fécamp compta peu dans la vie de Judith. Il n'est même pas mentionné dans sa biographie, alors que Pierre Loti et Robert de Montesquiou devinrent des amis choyés.

Par contre, Judith eut une très grande importance dans la vie de l'écrivain. D'abord, elle fut un alibi. Ses débauches, ses défaites auprès des femmes, ses humeurs si noires pouvaient être attribuées à une profonde déception sentimentale. Edmond de Goncourt disait à ceux qui attaquaient son cher Lorrain : « C'est Judith qui l'a désespéré. » Surtout, enfin, elle donna au poète de collègue le baiser de la fée. Après cette rencontre, ses vers acquirent une certaine maturité, d'extraordinaires bonheurs d'expression, des recherches précieuses. Le jeune homme qui écrivait des vers lamaritiniens, où il était question de châtelaines dans un cahier relié

d'une hideuse peluche rouge et orange, devint un poète moderne. Certes, il avait lu Baudelaire passionnément au collège, mais Judith lui révéla le monde littéraire parisien, l'avant-garde. Cette marraine ne lui communiqua pas, hélas, le bon goût ou une métrique impeccable. Nous verrons plus loin tout ce que lui ont dû ses premiers poèmes sérieux. Judith éveilla aussi sa curiosité vers les pays d'Orient que l'on commençait à mieux connaître grâce à elle. Ainsi, on a retrouvé un récit japonisant nommé : *La Conquête dorée*, de 1879, avec des gravures découpées et collées sur un fond noir doré. Des années plus tard, il évoquera, pensant au Japon, cet unique amour, la seule femme avec sa mère dont il ne devait jamais se moquer : « Jeudi 25 mai. 31, rue Washington, dîné chez M^{me} Judith Gautier, la fille du grand Théo, cette médaille syracusaine devenue, par la culture d'elle-même, une Japonaise d'Hokusai, face régulière et pâle, on dirait modelée dans du kaolin, sous les cheveux noirs comme de l'encre de Chine. »

Toute sa vie, au contraire, il poursuivit Mendès de ses sarcasmes (et la prétentieuse déliquescence de celui-ci facilitait les choses), et l'on raconte même que quelques années plus tard, il fit mine de décharger sur lui un revolver dans la salle de rédaction de *La Nouvelle Revue*.

Si on en croit les confidences de Lorrain à Edmond de Goncourt, Judith aurait voulu aider la carrière de son jeune ami, cinq ou six ans après ces vacances, en le faisant entrer par un mariage dans le clan Hugo. Paul Meurice avait une fille protestante sévère et, malheureusement, naturelle. Lorrain prétextait cette tare pour renoncer au mariage. Chez les Meurice, il avait connu la veuve de Michelet, fort occupée à placer des manuscrits apocryphes de son mari, dont un sur *Le Chat*, inspiré par un matou dont la dame avait été amoureuse.

Esthétisme

Depuis que le *Cant* victorien traquait les faux ménages et emprisonnait les homosexuels, les petites villes des bords de la Manche servaient de refuge aux familles de la main gauche, aux maîtresses encombrantes, aux gentlemen menacés par des maîtres chanteurs,

sinon par la loi. Il y avait aussi des débiteurs insolvable, successeurs de Brumell, quelques ivrognes; bref, tout ce qui, éventuellement, aurait pu devenir sujet de scandale outre-Manche. Ces Anglais oisifs, excentriques, la plupart riches, mettaient une note d'élégance dans ces villégiatures bourgeoises. On attribuait aux femmes toutes les grâces des héroïnes de Tennyson, aux hommes le sombre prestige de lord Byron. Ces exilés troublaient des Bovary de tous âges et de tous sexes.

Tout près de Fécamp, à Étretat, deux étranges Anglais, le poète Swinburne et un ami, avaient loué une villa qu'ils appelèrent la Chaumière de Dolmancé en hommage au héros de *La Philosophie dans le boudoir*, et on y arrivait par l'allée de Sade. Le jeune Maupassant s'y était rendu en 1868, et cette visite eut un immense retentissement dans toute la littérature fin de siècle. Il y vit des choses bizarres, comme des ossements sur des tables, des tableaux fantastiques, une guenon tout habillée, et il huma l'atmosphère avec un certain frémissement; peut-être ses hôtes lui avaient-ils proposé quelque inquiétante initiation. Le récit qu'il fit de cette visite à Goncourt, récit probablement poussé au noir, fit une si grande impression sur le romancier que, lorsque parut en 1881 le meilleur roman d'Edmond : *La Fausta*, le personnage de l'honorable Georges Selwyn, sadique amateur de petites filles, fut aussitôt reconnu pour l'un des Anglais qui avaient accueilli Maupassant. Lorrain, à son tour, évoque un peu plus tard la terrifiante atmosphère — ces gazes noires tendues sur des bouquets —, ces bustes d'adolescents aux yeux de pierreries, et l'adolescent vivant, malade, l'air d'un Memling, qui un jour disparut. A moins que le cercueil ait été celui de la guenon. Décor et personnages se retrouveront souvent dans une œuvre où abondent les milords scandaleux, les baronnets pervers et les honorables déshonorés.

Paul Duval était trop jeune pour avoir rencontré Swinburne, mais la légende en restait vive dans la région; il interrogea les gens d'Étretat sur ce décor qu'il essaya avec ses modestes moyens de reconstituer, et il ne tarda pas à imiter les affectations de Wilde ou à suggérer le sadisme de Swinburne.

Fécamp avait aussi ses Anglais et un ménage installé avec une petite fille dans un pavillon Louis XIII longtemps abandonné,

Sonyeuse, influença l'idéal esthétique du futur Jean Lorrain, d'abord en lui imposant, par une sorte de coup de foudre, la beauté qu'il prêtera aux moins déplorables de ses héroïnes (il n'y en a pas de bonne). La jeune Anglaise lui apparut au cours d'une promenade en forêt, puis il la revit à l'église : « Comme idéalisées par le jour mystique qui tombait des vitraux, cette élégance et cette pâleur m'hypnotisaient. »

Celle qu'il appela lady Mordaunt devint vite une héroïne à la Poe. Quels étaient ses rapports avec son élégant mais sinistre compagnon, aussi brun qu'elle était blonde? la droguait-il? la séquestrait-il? et cette merveilleuse petite fille qui se mourait sous les dentelles? Cette enfant — peut-être notre petit garçon en fut-il amoureux — mourut bien vite. La mère, devenue folle, ne trouvait d'apaisement que lorsque son amant, pendant des heures, peignait ses longs cheveux blonds dans le pavillon d'où personne ne sortait jamais plus. Tout cela, d'après le récit qu'il en fit quinze ans plus tard, excita la curiosité de l'enfant jusqu'à un véritable délire. Quand il sortit de sa maladie, il apprit que lady Mordaunt était morte, qu'elle n'était pas du tout lady Mordaunt, mais une mystérieuse Harriet dont il découvrit la tombe parmi les couronnes fanées. La fin de cette histoire, une des meilleurs de Lorrain, est vraiment digne d'Edgar Poe. Quand, des années plus tard, on exhuma le corps, la tête manquait — la tête et son admirable chevelure.

Une rencontre avec un grand seigneur, qui abritait en France des plaisirs sévèrement punis en Angleterre, permit au jeune homme, peu après l'été de Judith Gautier, de connaître ce monde anglo-saxon paré de si inquiétants prestiges. Les locataires de la Chaumière de Dolmancé et ceux de Sonyeuse avaient préparé une légende que la réalité confirma. Lord Arthur Somerset, fils cadet du duc de Beaufort, vivait séparé de sa femme depuis que celle-ci l'eut trouvé dans les bras d'un valet de pied. Plus tard, en 1889, il devait être compromis dans le scandale de Cleveland Street (une maison de rendez-vous où l'on trouvait des petits télégraphistes), si compromis même, qu'il se fixa définitivement à Florence. Lord Arthur, très riche, capricieux, était une vedette du milieu mondain favorable à l'esthétisme et dans lequel le jeune Wilde avait trouvé ses premiers admirateurs. Fut-il séduit par l'esprit de Paul Duval

ou par sa carrure normande? l'un et l'autre si l'on en croit cette lettre de notre Rubempré :

« *Je suis affligé d'un duc et pair d'Angleterre venu ici sous la foi des éphèbes. Jusqu'ici je n'ai fait que lui coûter très cher en dîners, tokay et de promenades en voiture. Très gardénia, habite Florence l'hiver. Il est question d'un voyage en Italie cet hiver, trois ou quatre mois de séjour, secrétaire intime. Reste un point à éclairer : veux bien noter mes impressions, mais je ne veux pas en fournir... Tout cela pour un sol. Est-ce assez Balzac?* » (Lettre à Buet.)

Lord Arthur apparaît également dans cette lettre qui doit être de l'été 1878 : « *... Et Somerset ne m'a pas encore enlevé, que je sache, car il est rentré à Londres depuis les premiers jours de juillet et de là disparu dans un cloître abbatial du comté de... d'où il m'envoie d'assez intéressants Walter Crane et d'assez beaux Burne-Jones reproduits d'après un très curieux système de photographie qui noie agréablement les contours.* »

Deux choses à retenir dans ces phrases : d'abord une première allusion, un peu ironique, à la possibilité d'une aventure homosexuelle; ensuite une des premières mentions de ces artistes qui allaient avoir une telle influence sur l'Art Nouveau, sur tous les poètes symbolistes.

Des poèmes

Cette atmosphère esthétique autant que l'influence de Judith Gautier permirent au jeune homme de prendre conscience de son talent et de tirer une inspiration de ses souvenirs d'enfance dans lesquels les fées, le surnaturel, les monstres avaient joué un tel rôle. Cela fit une œuvre à la fois singulière mais pas très originale, car c'était alors, dans toute une poésie qu'ennuyait l'Olympe des parnassiens, un déchaînement d'enchanteurs et de sorcières. Rollinat et l'affreux Mendès donnaient aussi dans *Brocéliande*, le premier avec plus de noirceur, le second avec plus de mièvrerie. Lorrain y ajouta bien des nuances vénéneuses. Plusieurs des poèmes du recueil : *La Forêt bleue*, dédiés à Judith Gautier, ont été écrits vers 1875, même s'ils n'ont été publiés qu'en 1883.

La Mort des lys est intéressante parce que tellement Art Nouveau, mais avec presque vingt ans d'avance :

Une grâce étrange et navrante
Est dans le blanc trépas des lys
S'effeuillant sur l'eau transparente
Des porte-bouquets trop remplis...

Les fées qui charmaient le poète enfant revinrent nombreuses dans ces poèmes, mais après avoir subi deux influences : d'abord une influence plastique, celle des peintures de Gustave Moreau. Les Arianes, Vivianes, Mélusines, Grisélidis, Urgèles sont maléfiques comme *Les Licornes*, femmes coiffées de hennin, à demi recouvertes d'ornements quasi sacerdotaux dans un paysage bleuâtre. Ainsi Mélusine, d'ailleurs dédiée au peintre :

Déjà grêle et visqueuse au sommet de la tour
Elle voit ses bras nus verdier sous les écailles
Et le froid du serpent la saisit aux entrailles.

L'autre influence, littéraire, vient du livre de Michelet : *La sorcière*. D'après l'historien, la sorcellerie serait un effort des femmes tenues à l'écart par le catholicisme pour regagner le pouvoir que leur donnaient les anciens cultes. Les magiciennes, si nombreuses dans l'œuvre de Lorrain, sont toujours en effet des femmes frustrées, hystériques, et non point la fée des Lilas ou même la vieille Carabosse. Ce sont des goules comme on en trouve dans les romans de Huysmans. Il y a dans ce recueil des *Lunatiques* qui font penser à Henri Heine et aussi aux *Chansons des rues et des bois*. Au même moment, Robert de Montesquiou, lui aussi, évoquait des *Lunaires*. Un *Sonnet Morne*, très baudelairien, reprend l'épisode du crapaud à l'œil crevé, l'auteur comparant son cœur à l'immonde bête :

Honneur à l'homme hardi qui, d'un poing vigoureux,
Plongeant dans sa poitrine, prend, flasque et séreux
Le sinistre reptile et, dans ses doigts, l'écrase.
De son âme embourbée, il nettoiera la vase
Et le calme emplira son côté vide et creux
Comme une eau claire et calme emplit l'or d'un beau vase.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1974.
N° d'édition : 4940. N° d'impression : 1439

N° ISBN/2-213-00026-3

Bookkeeper 
ptbv
désacidifié 2009

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

